

31393

LES

TROIS IVRESSES

VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

M. CHARLES POTIER

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des
Folies-Dramatiques, le 17 janvier 1863.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 45

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863

Tous droits réservés

504

Distribution de la pièce

CHARLOT, comédien..... MM. MILLER.
MÉNARD, avocat..... GINET.
CORNÉLIE, sa femme..... M^{me} DARCÉMONT.

La scène se passe chez Ménard.

LES TROIS IVRESSES

Le cabinet de Ménard

Un bureau à gauche ; une porte au fond ; une table à droite ; sur le bureau, des dossiers ; une porte à gauche, une fenêtre à gauche ; chaises ; des papiers, des cartes sur le bureau ; une cheminée à droite, face au public.

SCÈNE PREMIÈRE

CORNÉLIE, seule, entrant avec un petit plateau de provisions.
Mon Dieu, mon mari n'est pas rentré?... Non... son bureau n'a pas été remué depuis ce matin. Il est encore tel que je l'ai rangé hier au soir... A six heures, il sort du lit... il me dit : « Ma petite femme, ne t'inquiète pas si je me lève de si bonne heure, mais j'ai des affaires très-importantes à plaider au tribunal civil... il faut que je mette en ordre mes papiers... » Il appelle mettre en ordre, déranger, et je vois qu'il n'a touché à rien ; il n'est même pas là à l'heure du déjeuner. (Elle visite les papiers.) Voilà ses pauvres clients, ils sont là, bien tranquilles... M. Doummois qui réclame une pièce de terre qui ne lui appartient pas ; il peut attendre... Séparation de deux époux : cela n'est pas pressé... ils pourront peut-être se raccommoder pendant les délais.

Air de la Colonne.

Pauvres époux d'humeur incompatible
Qui brûlez de vous séparer,
A vos désirs, si le juge est sensible,
Bientôt, hélas ! ou vous verra pleurer ;
Où, bien souvent on vous a vus pleurer.
Dans cet arrêt, qui vous paraît si sage,
Vous trouverez votre punition :

Après la séparation,
Vous vous aimerez davantage,
Souvent on s'aime davantage.

(Elle va reporter les papiers sur le bureau à gauche.)

SCÈNE II

CORNÉLIE, MÉNARD *.

MÉNARD, venant du fond. La !... tu touches encore à mes papiers.

CORNÉLIE. Dame, il faut bien que quelqu'un y touche, à ces pauvres papiers... on croirait que tu ne travailles pas. et, en ce qui te concerne, c'est un peu cela ; tu es un peu trop notaire pour un avocat.

MÉNARD. Tu me traites avec une sévérité... !

CORNÉLIE. Écoute, mon ami, quand je me suis mariée avec toi, je ne t'ai pas apporté de fortune ! Dame, je suis d'une famille d'artistes.

MÉNARD. Je sais cela !

CORNÉLIE. Mon frère joue la comédie, tu ne le connais pas !

MÉNARD. Et je brûle du désir de faire sa connaissance !...

CORNÉLIE. Un de ces jours... Mais enfin, ce manque de fortune, ce défaut capital aujourd'hui chez les femmes, il fallait bien que je réparasse par quelque chose ; et ce quelque chose, c'est d'encourager mon mari au travail, de le forcer à faire usage de son talent ; car tu en as.

MÉNARD. Je ne dis pas non... De quoi te plains-tu ? est-ce que je ne travaille pas ? ne suis-je pas l'avocat le plus célèbre de notre petite ville ?

CORNÉLIE. Je le sais bien... mais, depuis quelques jours, tu prends pour les plaisirs un goût un peu trop vif.

MÉNARD. C'est ta faute... depuis que tu m'as forcé d'aller au bal.

CORNÉLIE. Oh ! les bals ne sont pas des plaisirs, ce sont des affaires indispensables... c'est là que l'on fait des connaissances utiles... c'est là que l'on trouve des clients ; un avocat qui danse avec grâce, attire la confiance des dames, et les dames font la fortune des avocats : elles ont si souvent besoin d'être défendues !

MÉNARD, **. Oui, et elles veulent toujours avoir raison.

CORNÉLIE. Elles veulent... elles veulent... elles l'ont effectivement. Tiens, par exemple, en ce moment, tu as beau, avec l'adresse de ta profession, détourner la question de son point de départ... eh bien, je te répète que ce goût pour les plaisirs qui se développe depuis quelque temps en toi peut nuire à ton avenir... surtout en province... Ah ! mon Dieu, à Paris, je te laisserais faire, car dans la capitale on est plus indépendant !

* Cornélie, Ménard.

** Ménard, Cornélie.

Air d'*Aristipe*.

Pour se fabriquer de la gloire,
 Qu'il faut peu de chose à Paris !
 En vous si vous avez fait croire,
 Tous vos défauts semblent petits. (*Bis.*)
 Pour que le bien se développe,
 Il a besoin d'un piédestal.
 La province est un microscope
 Qui trop souvent grossit le mal. (*Bis.*)

MÉNARD. Eh bien, moi, je trouve ce raisonnement très-erroné ; j'aime les plaisirs de la table, j'en conviens ; une petite pointe de temps en temps ne peut pas faire de mal.

CORNÉLIE. On t'accusera d'être ivrogne.

MÉNARD. Un cigare, ou une bonne pipe, a bien son prix, après un bon diner.

CORNÉLIE. On te traitera de pilier d'estaminet.

MÉNARD. Enfin, tu condamneras donc aussi une petite partie de bouillotte ou de lansquenet ?

CORNÉLIE. Certainement... On dira que tu es un joueur incarné... Écoute, plus tard, quand ton affaire sera faite, c'est le mot dont on se sert, n'est-ce pas ? eh bien, tu pourras te livrer à tous ces plaisirs... mais ces ivresses...

MÉNARD. Ces ivresses !

CORNÉLIE. O-à, ces ivresses, que l'on trouve dans le vin, dans le jeu, dans le tabac, ne sont bonnes qu'à énerver.

MÉNARD. Je t'assure, chère amie, que tu ferais bien de revêtir la toge et le bonnet carré, et d'aller plaider à ma place.

CORNÉLIE. Au moins, je m'en acquitterais avec conscience, et je ne nie laisserais déranger par aucune autre distraction.

MÉNARD ; il va prendre son chapeau au fond et redescend *. En attendant, tu me permettras de sortir ; je vais chez un client... prendre des renseignements, lui retirer un dossier... tu ne comprends rien à cela... enfin, il faut que je sorte.

CORNÉLIE. Je ne te retiens pas, mon ami.

MÉNARD. Je sais bien, mais tu as l'air de ne pas croire ce que je te dis.

CORNÉLIE. Tu te trompes.

MÉNARD. Non, je ne me trompe pas... Les femmes sont drôles... Je vais chez M. Fourrieré ; tu vois, je te dis le nom... Je reviens dans un instant.

Air de *M. Ozay*.

Quitte cet air mécontent,
 Petit Mentor trop sévère.
 Auprès de toi, je l'espère,
 Je serai dans un instant.

* Cornélie, Ménard.

REPRISE ENSEMBLE.

CORNÉLIE.

Gardons mon air mécontent ;
 Oul, je veux rester sévère.
 A moins qu'ici, pour me plaire,
 Tu ne sois dans un instant.

MÉNARD.

Quitte cet air mécontent.
 Etc., etc.

(Ménard sort par le fond.)

SCÈNE III

CORNÉLIE, seule, allant au bureau. Après cela, il va peut-être chez ce M. Fourrieré... C'est une affaire très-importante... (Elle regarde les papiers.) Allons, il m'a fait un petit conte... voilà le dossier... Ces avocats, ils ont un aplomb pour mentir !... ils n'ont aucun scrupule ; je crois qu'à force de mêler le mensonge et la vérité, ils ne les distinguent plus... Il est allé s'amuser... A quoi servent mes semonces ?... Mon Dieu, si je pouvais plaider à sa place, je le laisserais se divertir tant qu'il voudrait... mais la loi salique a envahi le barreau... on se moquerait d'une femme en robe et en bonnet carré... et pourtant nous saurions embrouiller une cause, tout aussi bien que nos tyrans...

SCÈNE IV

CORNÉLIE, CHARLOT *.

CHARLOT. On peut entrer ? Si on ne peut pas, j'entre tout de même.

CORNÉLIE. Mon frère !

CHARLOT. Je demande la permission d'embrasser ; si on ne me l'accorde pas, je la prends. (Il l'embrasse.) En voilà, une entrée !...

CORNÉLIE. Mon frère ici !

CHARLOT. Oui, ton frère... le comédien... ton frère Charlot qui pénètre dans le sanctuaire de l'avocat... Ce genre, pour un cabinet de provincial... Je le vois d'ici ton mari... (il se met au bureau.) « Messieurs les jurés, je ne chercherai pas à sauver la tête de mon client. (Ici le client fait signe que si). La tête, non, je ne cherche pas à sauver sa tête... c'est son honneur que je veux laisser sans tache... » Tu vois, petite sœur, que, quoique je n'aie fait mon droit qu'au Conservatoire, chez Séveste et dans les troupes d'arrondissement, je pourrais encore, au besoin, faire mon petit plaidoyer, et même pincer mon réquisitoire.

* Charlot, Cornélie.

CORNÉLIE. Tu es toujours bavard.

CHARLOT. Encore un point de ressemblance avec les avocats... Mais où est-il, ce cher mari que je ne connais pas, mais avec qui je veux faire connaissance?... Tu ne sais pas, petite sœur, je suis en représentation; mais j'ai quelques jours de repos, je viens les passer auprès de vous; je veux m'amuser avec le beau-frère, faire la vie... la bonne vie de province. Tra la la!

CORNÉLIE *. Certainement, ça nous fait bien plaisir.

CHARLOT. Tu me dis cela, comme on dit: « Tu nous ennuies, fais-moi le plaisir de t'en aller... » C'est bien, ma sœur!... Oh! je n'aime pas à gêner... je m'en vais...

CORNÉLIE. Mais non, reste donc; je suis au contraire très-heureuse de te voir; mais...

CHARLOT. Ah! voilà, mais...

CORNÉLIE. Tu arrives dans un moment... où ta présence me contrarie.

CHARLOT. Enfin, j'ai fait une mauvaise entrée.

CORNÉLIE. Écoute, mon bon petit frère, et ne te fâche pas... Au moment où tu es arrivé, je me plaignais de mon mari.

CHARLOT. C'est ce que font toutes les femmes.

CORNÉLIE. Mon mari, qui a tant besoin de se créer une position, n'a que trop de penchant à la dissipation; un goût trop vif pour les plaisirs s'empare de lui; j'ai fait quelques tristes découvertes dans notre ménage, des embarras assez graves dans nos petites affaires causés par les distractions auxquelles il s'adonne, distractions innocentes, au fond, mais qui, à la longue, dégénèrent en passions dangereuses... Tout cela pourrait se réparer par une prompte réforme; et toi, tu arrives là, parlant de t'amuser, de faire la bonne vie de province, comme tu l'appelles... Vous autres artistes, on vous connaît, vous menez une existence toute de distractions et d'amusements.

CHARLOT. C'est une idée que l'on se fait dans le monde.

CORNÉLIE. Ta présence va détruire tout l'effet de mes bons conseils.

CHARLOT. Et pourtant l'art dramatique a pour devise de corriger les mœurs en riant. *Castigat ridendo mores*; légende d'après feu Santeuil.

CORNÉLIE. Et jamais devise n'a été plus mal remplie, car le théâtre devient de plus en plus corrupteur.

CHARLOT. Autre erreur, encore selon le monde.

CORNÉLIE. Si les artistes se proposaient, comme tu le dis, pour but de corriger un vice, un ridicule, un abus... Mais, au lieu de viser à ce noble but, tu t'amuses à jouer des

* Cornélie, Charlot.

bluettes, assez gales, il est vrai ; mais, enfin, quand tu as fait tes quelques grimaces, quand tu as fait rire par tes lazzi, que reste-t-il de tout cela ?

CHARLOT. Tu es un juge bien sévère, petite sœur... et le public n'est heureusement pas si dur à notre égard... Le public nous regarde comme des enfants gâtés, il s'amuse de notre gaieté, de notre folie ; et pourtant nous savons aussi quelquefois l'électriser... Par exemple, quand un peuple a foulé aux pieds une odieuse domination étrangère, nouveaux Tyrtées, nous chantons son triomphe, et nous conservons dans son cœur son enthousiasme et son patriotisme.

Air du Luth galant.

Où, nous savons, avec nos chants joyeux,
De nos soldats, souvent victorieux,
Retracer les hauts faits au temple de Mémoire.
Peuples, pour propager votre éternelle gloire,
Vous n'avez plus besoin du burin de l'histoire :
Nos couplets valent mieux. (Ter.)

CORNÉLIE. C'est possible ; mais, enfin, je suis de mauvaise humeur, et ta présence ne m'a pas calmée... Non, je te le répète, mon mari ne demande qu'à se déranger : boire, fumer, jouer, voilà sa devise.

CHARLOT, à part. Boire, fumer, jouer...

CORNÉLIE. Tandis qu'il ne devrait penser qu'à travailler ; et toi, tu arrives là, avec tes joyeuses idées, capables de lui donner le goût de tous ces plaisirs, s'il ne les avait pas déjà... Alors, tu conçois que...

CHARLOT. Je conçois que tu voudrais me voir à tous les diables.

CORNÉLIE. Je ne dis pas cela.

CHARLOT. Non, mais ça y ressemble. Eh bien, je ne ferai plus le récalcitrant... Tu as raison, entre frère et sœur, pourquoi se gêner ? A une autre occasion ! Je vais me rendre dans une petite ville, ici près, où je donnerai une représentation de plus, ça sera autant de gagné... Sans rancune.

CORNÉLIE. Mais tu n'as besoin de rien ?

CHARLOT. Je te remercie ; je n'ai besoin que de ta bonne amitié.

CORNÉLIE. Et tu l'as toujours.

CHARLOT. Adieu. (A part.) Je ne suis pas encore parti, va ! (Haut.) Adieu ! (Il l'embrasse et sort par le fond.)

SCÈNE V

CORNÉLIE, seule. Pauvre frère !... il va croire que je ne l'aime plus ; peut-être, aussi, ai-je eu tort de l'éconduire ainsi... Je ne suis pas contente de moi... et cependant c'était une nécessité... Je ne suis pas fâchée que mon mari ne soit

pas rentré pendant que Charles était là... il aurait voulu fêter son arrivée. et Dieu sait jusqu'où ça les aurait menés !
(Elle se trouve à droite. *)

SCÈNE VI

CORNÉLIE, MÉNARD *. Air de *Trinquafort*, en sourdine.

MÉNARD, un peu gai. Ah! te voilà, ma petite femme.

CORNÉLIE. Tu rentres un peu tard... mais c'est égal; veux-tu déjeuner?... Je t'attendais.

MÉNARD. Déjeuner... ah! oui... c'est que j'ai bu un coup chez un client, et je ne suis pas habitué à jeun... de sorte que...

CORNÉLIE, à part. Dieu me pardonne, il est un peu gris!

MÉNARD. Je vais m'occuper; déjeune sans moi.

CORNÉLIE. Comme c'est aimable!... j'avais préparé notre petit déjeuner... une bouteille de bon vin, un peu de jambon; je n'ai pas faim non plus, là! (Elle monte, Ménard passe à la table de droite **.)

MÉNARD, se versant. Donne-moi à boire... j'ai soif... Est-il bon, le vin, effectivement?

CORNÉLIE. Vous ne boirez pas. (Elle lui prend la bouteille et la place sur le bureau à gauche.)

MÉNARD. Bon! voilà que tu me refuses un doigt de vin.

CORNÉLIE. Certainement.

MÉNARD. C'est bien... alors je me repens d'avoir quitté mes amis... de vrais amis, ceux-là.

CORNÉLIE. Je vous laisse libre.

MÉNARD. C'est bien... mais je veux travailler... je ne suis pas en train aujourd'hui... demain je m'y mettrai.

CORNÉLIE. Oui, demain. (A part.) Mon Dieu, que je suis malheureuse!

SCÈNE VII

LES MÊMES, CHARLOT, en ouvrier paysan.

CHARLOT, il se tient en vacillant sur la porte. Ritournelle de *Trinquafort* ***.

Air du refrain de *Trinquafort*.

A la fin, tâchez d'cesser

D'agiter la porte.

Tant qu'ell' r' mu'ra d' la sorte

N'y a pas moyen d' passer.

C'est bien heureux, là v'là immobile... C'est donc commode une porte qui veut pas rester en place?... Madame, mes

* Ménard. Cornélie.

** Cornélie, Ménard.

*** Cornélie, Charlot, Ménard.

salutations... Vous êtes avocat, faut m'plaider ça... voyez-vous... Y a-t-il une chaise?... C'est pas la peine, sur le bureau... (Il fait tomber les papiers.)

MÉNARD veut les ramasser. Laissez-moi ramasser cela.

CHARLOT, le repoussant. N'touchez pas, clampin !... c'est moi qu'a fait la faute, je dois la réparer. (Il tombe.) Tu m'as poussé... attends ! si madame n'était pas là !... Allez-vous-en un peu, que je démolisse votre avocat d' mari.

CORNÉLIE, au milieu d'eux. Mais, monsieur...

CHARLOT. Je ne suis pas un monsieur, je suis Antoine, le père Antoine... J'ai des disputes avec ma famille, d'z'affaires d'intérêts... j'ai des frères, des ivrognes... Je n'appelle pas ivrognerie deux amis qui, à une même table, boivent chacun un verre de vin. On est à jeun, on s'offre un canon... moi, par exemple, je suis à jeun. Tenez, j' vas vous expliquer en buvant un coup... voilà une bouteille; qu' c'est joli une bouteille *. (Il se verse.) A votre santé !... il est bon... vin d'avocat... On doit gagner toutes ses causes quand on a une bouteille de vin comme ça sur l'estomac... ça doit donner à la parole de la clarié. (Il boit un autre verre.) On doit s'exprimer avec plus de facilité... Tenez, je vas vous renarrer... mon fait... c'est des discussions... Bois donc avec moi, farceur d'avocat !

MÉNARD. Merci, je n'ai pas soif.

CORNÉLIE. Pourtant, tout à l'heure, tu me demandais un doigt de vin.

MÉNARD. Tout à l'heure, c'est possible; mais la vue de cet homme...

CHARLOT, il a bu de plus en plus et se grise à mesure. J'ai des discussions... (il prononce difficilement ce mot) avec mes frères... Je n'ai pas de frères... je n'ai pas de famille.. j'ai une femme qui m'ennuie... qui me demande du pain pour des moutards qui vous grugent... En v'là d' la chance ! Eh ! fiche les à l'hôpital, les enfants... (Caressant la bouteille.) La v'là, ma famille... les canons, c'est mes enfants... Ma cause est entendue... j'ai gagné... Elle est jolie, ta femme... mais pas si jolie que c'te bouteille... il n'y a pas de bouche comparable à celle-là... Satané bavard d'avocat... m' en dit-il !... et tu crois que je te payerai pour toutes ces bêtises-là?... Avez-vous encore pas mal de bouteilles comme ça ? Ne m'insultez pas, j' fais une esclandre.

MÉNARD. Je voudrais bien me débarrasser de ce client-là.

CHARLOT; il vide la bouteille en buvant à même; son ivresse est au comble. Non... où est mon ennemi en France?... Henri IV n'est pas mort... tout le monde est d'accord avec lui.. Je suis un homme, moi... oui, j' vais vendre mes propriétés... j' cas-

* Charlot, Ménard, Cornélie.

serais bien les reins à quelqu'un... (Musique.) Mes enfants, ma femme, ma famille n' m'aiment pas... j' les ai ruinés, je suis un misérable... tout ça crève de faim... et moi... j' bois pour penser à rien, et quand, j'ai bu, je pense... je pense trop... J' suis toujours gris... seulement quand je l' suis trop, je ne l' suis plus, j' raisonne... J' suis une canaille... j' f'rais mieux de les tuer, mes enfants... Avocat... plaidez et dites aux juges : « Messieurs, v'la un mange-tout, un lâche qu'a des bras... qui n' travaille pas, qui laisse mourir de faim toute sa famille pour se souler... Oh! ça vous dégoûte. Eh bien! mettez-le en prison, au bagne, oui, au bagne, c'est trop bon pour lui... au bagne... au bagne... ou sur l'échafaud... » Ah! crèdièl je n'ai pas assez bu... pas sarp... (Il sort en trébuchant et dramatiquement par le fond.)

SCÈNE VIII

MÉNARD, CORNÉLIE.

CORNÉLIE, essuie une larme; elle le suit au fond; Ménard passe *. Le malheureux... il doit être bien à plaindre... Mon ami, veux-tu que j'aille chercher du vin? Il ne t'en a pas laissé.

MÉNARD, qui s'est promené avec agitation. Non, je boirai de l'eau, je dînerai ici avec toi, un petit diner bien frugal, c'est ce qu'il y a de mieux. Ce matin, j'ai eu tort, j'avais promis de retourner avec ces messieurs; mais je me dégagerai, je travaillerai. (A part.) Sa femme, ses enfants dans la misère pour un vice aussi ignoble.

CORNÉLIE. Que tu es gentil! sois tranquille, je vais te préparer le plus gentil petit diner...

Air du *Carnaval de Béranger*.

Tu n'auras pas une élégante table,
Tu n'auras pas des mets bien succulents.
Que tout soit bon, et surtout confortable,
Cela vaut bien des festins plus brillants.
Et puis, vois-tu, quand on s'aime, il me semble,
Mon cher époux, tu ne le nieras pas,
Que le bonheur de se trouver ensemble
Doit embellir le plus simple repas.

MÉNARD. C'est cela, nous dînerons comme deux petits anges, et puis, après cela, j'n'ai faire un petit tour... fumer mon cigare au café... Bon! voila que tu fais la mone, je te fais une concession et tu n'es pas encore contente... Pour un malheureux petit cigare...

* CORNÉLIE. Ah! mon Dieu, ce n'est pas pour le petit cigare... ce sont les conséquences de cette habitude, qui, je te le répète, en province et dans ta profession... Enfin, je ne veux pas être une sermonneuse impitoyable; tu as raison,

* Ménard, Cornélie.

tu m'as déjà cédé sur un point, et, vous autres hommes, il ne faut pas trop vous en demander à la fois. Je vais m'occuper du diner. (Elle sort à gauche en emportant le plateau.)

SCÈNE IX

MÉNARD, seul. C'est vrai, voilà bien les femmes ! je lui dis « : Je reste à diner... » ce n'est pas assez... Après cela, je me plains et j'ai tort... A-t-on jamais eu épouse plus dévouée ? C'est mon bien qu'elle veut, je le sens ; mais ce n'est pas une raison pour me sevrer de tous les plaisirs. Je ne demande pas mieux que de travailler... mais je veux m'amuser un peu. (Il travaille à gauche.)

SCÈNE X

MÉNARD, CHARLOT, en jeune collégien.

CHARLOT *. Peut-on entrer ? (A part.) Comment vais-je m'introduire cette fois ? (Plus haut.) Peut-on entrer ?

MÉNARD. Qui est là ?

CHARLOT. C'est moi.

MÉNARD. Ah !...

CHARLOT. Vous me reconnaissez ?

MÉNARD. Pas du tout.

CHARLOT. Ni moi non plus.

MÉNARD. Alors nous sommes d'accord.

CHARLOT. Je m'en vais, dans ce cas là.

MÉNARD. Attendez donc, seriez-vous, par hasard... ?

CHARLOT. Juste, monsieur.

MÉNARD. Attendez donc que je vous aie dit...

CHARLOT. C'est que je devine.

MÉNARD, se levant. Le jeune clerc dont on m'a parlé ?

CHARLOT. Vous voyez bien que j'avais deviné. (A part.) Il me fournit mon personnage, c'est commode.

MÉNARD. C'est monsieur... ? vous êtes envoyé par monsieur... ?

CHARLOT. Oui, monsieur.

MÉNARD. Monsieur... j'ai son nom sur les lèvres.

CHARLOT. Et moi, je l'ai sur le bout de la langue.

MÉNARD. C'est particulier.

CHARLOT. Est-ce bétel

MÉNARD. Dufou...

CHARLOT. Dufour...

MÉNARD. Non, Dufougeray.

CHARLOT. Dufougeray, parbleu ! pourquoi dites-vous Dufour ?

MÉNARD, il va à son bureau. C'est vous... Enfin, mon ami,

* Ménard, Charlot.

soyez le bienvenu. J'ai beaucoup d'ouvrage... Tenez, si vous voulez provisoirement m'aider, ça fait que, vous voyant à l'œuvre, je me rendrai compte de ce que vous savez faire... Tenez, voici une procédure à mettre en ordre... rangez-moi ce dossier... Vous connaissez la manière dont un dossier doit être disposé?

CHARLOT. Parbleu !... (A part.) C'est-à-dire, parbleu ! nous n'en viendrons pas là. (Il s'assied et fenillette; il marmotte en ayant l'air de chercher; Ménard prend des notes; moment de silence. Charlot s'amuse à faire une cigarette; Ménard lève les yeux; Charlot la cache avec affectation; ce jeu se recommence plusieurs fois; Charlot allume en cachette la cigarette, et puis il la cache sous la table.)

MÉNARD. Ça sent bon !

CHARLOT, feignant de dissimuler. Hum, hum !

MÉNARD. Tiens, tiens, vous êtes donc fumeur, mon jeune camarade ?

CHARLOT. Pas encore, mais je m'apprends à fumer.

MÉNARD. C'est dans mon genre... et ça va-t-il ?

CHARLOT, ils se lèvent *. Couci-couci ! la cigarette marche... mais la pipe et le caporal, c'est un peu plus dur ; et pourtant, le caporal, c'est le meilleur tabac, tous les fumeurs le disent ; mais, quand je suis à la moitié de ma pipe... ça me... Mais je serai fumeur, je résiste... J'ai là des pipes... la cigarette c'est bon pour les dames... Fumez-vous la pipe ?

MÉNARD. Jamais.

CHARLOT. Il faut fumer la pipe.

MÉNARD. Il faut fumer la pipe !... Dernièrement, j'ai fait l'acquisition d'une superbe écume de mer, mais ma femme l'a serrée Dieu sait où.

CHARLOT. Oh ! monsieur ! voilà les meilleures pipes, si j'osais vous en offrir ; je les ai achetées toutes culottées ; c'est un état, ça ; il y a des gens qui ne sont que culotteurs de pipes, il paraît que cela rapporte beaucoup.

MÉNARD, prenant une pipe. Ça sent fort.

CHARLOT. Ce sont de vrais brûle-bouches. Allumons-nous ?

MÉNARD. Allumons. (Ils allument leur pipe.)

CHARLOT, fumant. A la bonne heure ! ça a du goût.

MÉNARD. Le fait est que ça se sent.

CHARLOT. On m'a dit que, pour bien s'habituer, il fallait avaler la fumée. (Il l'avale et lousse.)

MÉNARD. Cet exercice est moins agréable qu'on ne le croirait. (Il va s'asseoir à son bureau.)

CHARLOT, assis à droite. Dans les commencements... mais on dit qu'il faut continuer. (Il se grise.) Ça étourdit, mais il ne faut pas s'inquiéter de ça ; si on s'en inquiète, on est perdu...

* Ménard, Charlot.

il ne faut pas faire attention, on travaille en fumant... comme ça... (Il range les papiers tout de travers.) Faut toujours continuer...

MÉNARD. Je ne vois plus ce que j'écris.

CHARLOT, il se lève. Parce que vous vous occupez de votre pipe... La pipe, monsieur... c'est la richesse du prolétaire, la compagnie du voyageur, la consolation du prisonnier.

AIR du *Petit Matelot*.

Contre le tabac, quoi qu'on gronde,
Chez nous toujours il restera.
La pipe est la reine du monde,
Et sans cesse elle régnera. (Bis.)
Dans notre temps, Dieu me pardonne,
Chacun désire réformer ;
Quoique tout se perfectionne,
On ne cesse pas de fumer. (Bis.)

Oh ! que c'est bon ! (Il fait la grimace.) Et vous, monsieur ?
(Il crachote.)

MÉNARD. C'est délicieux !... Elles sont fortes, vos pipes... En tirant, je ne sais pas ce que j'avale.

CHARLOT. C'est de l'élixir de tabac... Oh ! monsieur, votre satané cabinet a l'air de tourner... le plancher s'abaisse... Est-ce qu'il y a des trappes ici, monsieur ?...

MÉNARD. Qu'est-ce qu'il y a ?

CHARLOT. Monsieur...

MÉNARD. Comme vous êtes pâle !

CHARLOT. Comme vous êtes vert !

MÉNARD, allant se regarder au fond. J'ai une mine affreuse *.

CHARLOT. Monsieur, je suis extrêmement malade.

MÉNARD. Je ne me sens pas trop bien portant.

CHARLOT. La fenêtre... la fenêtre !

MÉNARD. Voulez-vous ne pas me regarder comme ça ! vous me dérangez. J'ai le mal de mer.

CHARLOT, ils se tiennent. Au secours !... ôtez-moi ma cravate.

MÉNARD. Déboulonnez-moi mon gilet.

CHARLOT. A bas la pipe !

MÉNARD. Mais c'est une agonie... Chien de tabac !... non, ce n'est pas du tabac, c'est de la nicotine !

CHARLOT. Du thé !

MÉNARD. Ma femme ! de l'eau de mélisse, de l'éther ! (Ils tombent étendus chacun sur un fanueil en gémissant ; Charlot se cache la figure dans son mouchoir. Charlot à gauche, Ménard à droite.)

SCÈNE XI

MÉNARD, CHARLOT, CORNÉLIE **.

CORNÉLIE, entrant vivement. Qu'est-ce que c'est que cette

* Charlot Ménard.

** Charlot, Cornélie, Ménard.

odeur-là ?... C'est horrible !... je me trouve mal. (Elle va se jeter sur une chaise.)

MÉNARD. Dire qu'il n'y a personne pour secourir les autres.

CORNÉLIE, ouvrant la fenêtre. Attends, je vais essayer... mais ouvrons les fenêtres... Qu'est-ce qui s'est passé ?

MÉNARD. Tu vois, des apprentis fumeurs... Nous nous sommes donné le plaisir de fumer ensemble ; nous nous sommes bien amusés.

CORNÉLIE. Joli plaisir... Mais ce monsieur ?

CHARLOT fait des signes. Qu'on ne me parle pas...

CORNÉLIE. Quel est-il ?

MÉNARD. Un jeune clerc... un enragé fumeur ; mais qu'il aille se coucher ! rien que de le voir, mon malaise redouble. Jeune homme...

CHARLOT fait des gestes. Qu'on ne me touche pas !

CORNÉLIE. Cependant, monsieur, si des secours peuvent VOUS être utiles. (Elle lui prend la main.)

CHARLOT, poussant un cri horrible. On m'a remué. (Il court dans l'appartement comme un fou ; il pousse Ménard.)

MÉNARD. Ah ! il augmente ma maladie, il m'a fait tourner, c'est affreux.

CORNÉLIE. Monsieur !... Ménard !... vous me rendez malade aussi, à la fin...

CHARLOT. Où est la porte ?... Une cour ! un emplacement quelconque... Ah !... voilà un passage ! il était temps ! (Il sort.)

SCÈNE XII

MÉNARD, CORNÉLIE.

MÉNARD, à la fenêtre *. Qu'il aille au diable !... Que l'on ferme tous les estaminets, les bureaux de tabac !... Les pipes, les cigares, supplice de damné !

CORNÉLIE, railant. Comme tu es exagéré ; je t'assure qu'un petit cigare...

MÉNARD. Ne me parle pas de cela... rien que le nom me donne des nausées ; jette de l'eau de Cologne partout, mon cabinet me fait l'effet d'être culotté... mes dossiers infectent ; il faudra détourner un fleuve pour nettoyer cette écurie d'Augias ; et dire qu'il y a des gens qui vivent dans cette asphalte... mais j'aimerais mieux vivre dans le feu, être salamandre ou pompier... (Cornélie lui donne un verre d'eau sucrée ; il boit.) Cette eau sent le tabac, tu sens le tabac... C'est fini, c'est fini, ça nous est passé dans le sang.

CORNÉLIE **. Je venais te dire que le dîner était prêt.

MÉNARD. Oui, je dînerai tout à l'heure, le temps de me dé-

* Ménard, Cornélie.

** Cornélie, Ménard.

tabaquer; tu es sûre que rien ne sentira le tabac dans la salle à manger?

CORNÉLIE. Je t'en réponds.

MÉNARD. Et enfin... nous irons nous promener en plein air, loin du café... loin de l'estaminet, et puis tu rentreras, tu me laisseras aller jusqu'au cercle faire une petite partie.

CORNÉLIE. Rentrer toute seule comme cela!

MÉNARD. Tu ne peux pas venir là avec moi.

CORNÉLIE. Eh bien, n'y va pas alors.

MÉNARD. C'est impossible. Tu vois comme tu es! je consens à ne pas aller à l'estaminet.

CORNÉLIE. Vas-y, je ne t'en empêche pas.

MÉNARD, grinçant des dents. Horreur!... c'est égal, c'est toujours une concession.

CORNÉLIE. Nous jouerons tous les deux à la *bataille*; c'est gentil, la *bataille*!

MÉNARD. Ça ne vaut pas le lansquenet.

CORNÉLIE. Tu me le montreras.

MÉNARD. Avec sa femme, ça n'est pas amusant; il faut jouer de l'argent.

CORNÉLIE. C'est ça, jouer de l'argent, perdre, se ruiner.

MÉNARD. On peut aussi s'enrichir.

CORNÉLIE. Jamais, tout le monde perd.

MÉNARD. Quel sophisme! As-tu des cartes?

CORNÉLIE. Mais oui, j'ai des cartes; quand je t'attends, je me fais une réussite. (Elle va prendre les cartes et se met à table *.)

MÉNARD. Voici, pour moi, pour toi, etc... On vient!

SCÈNE XIII

CORNÉLIE, MÉNARD, CHARLOT**.

CHARLOT, vêtu très-sérieusement; gros favoris, sourcils noirs, figure hâve, joueur de tripot. Monsieur, recevez mes hommages... Madame, recevez mes salutations... Une affaire très-importante m'appelle auprès de vous.

MÉNARD. Je suis à vos ordres.

CORNÉLIE. Ton diner ne sera pas mangeable, et puis tu m'accuseras après, tu diras que c'est ma faute.

MÉNARD. Je ne peux pas renvoyer un client.

CORNÉLIE. Je ne te dis pas; mais un diner réchauffé ne vaut jamais rien, et un client renvoyé...

MÉNARD. Laisse-nous un peu.

CHARLOT. Serais-je importun?

MÉNARD. Du tout, monsieur.

CHARLOT. On a fumé ici; pardon, cette odeur d'estaminet m'indispose.

* Ménard, Cornélie.

** Charlot, Ménard, Cornélie.

MÉNARD. C'est un client... un paysan qui est entré ici la pipe allumée... On a pourtant ouvert les fenêtres.

CHARLOT. Je vous demande excuse; mais j'ai les organes très-délicats... l'odeur du vin... cette bouteille débouchée m'incommode.

CORNÉLIE. C'est une petite maîtresse, avec ses gros favoris.

MÉNARD, ouvrant la fenêtre. La... un peu d'air... Et toi, Cornélie, emporte cette bouteille; il paraît que c'est un homme très comme il faut.

CORNÉLIE. Il a la tournure d'un recors. (Elle sort à gauche en emportant la bouteille.)

SCÈNE XIV

CHARLOT, MÉNARD*.

CHARLOT, se promenant à grands pas. Ah! monsieur, vous êtes avocat, depuis peu de temps; c'est égal!... vos mœurs me sont connues, j'ai pris des informations... vous êtes sobre, aimant votre intérieur... ne fréquentant ni les cafés ni les mauvaises sociétés, vous êtes l'homme qu'il me faut... (Ménard lui fait signe de s'asseoir.) J'ai un procès à soutenir contre un homme immoral, un débauché, monsieur, un fonctionnaire public qui veut me faire retirer une place de confiance, une caisse importante.

MÉNARD. Sous quel prétexte?

CHARLOT. La méchanceté et la diffamation en trouvent tous les jours.

MÉNARD. Il attaque sans doute votre capacité?

CHARLOT. J'ai fait mes preuves; Barème ne sait pas compter auprès de moi.

MÉNARD. Êtes-vous dissipateur?

CHARLOT. Je suis toujours vêtu avec la plus grande simplicité, je vis comme un anachorète, je dédaigne les bals, les spectacles, les réunions, les courses, tous les plaisirs enfin. (Il se retourne et découvre les cartes; ses yeux s'allument.) Des cartes**!

MÉNARD, confus. Je jouais avec ma femme à la bataille.

CHARLOT, avec feu. Je suis loin de condamner une distraction qui fut, de tout temps, celle des nobles seigneurs... Le jeu a été inventé pour amuser Charles VI... J'aime beaucoup les cartes, moi, monsieur.

MÉNARD. Je ne les déteste pas.

CHARLOT. Et vous avez raison... Les cartes, ce n'est pas comme le plaisir ignoble de la table, les pasquinades du théâtre, et les folies du bat... Le jeu, c'est le plaisir des âmes fortes, cela donne des émotions enivrantes, des palpitations

* Ménard, Charlot.

** Charlot, Ménard.

délicieuses... une fièvre ravissante... Le jeu... le jeu... (il remue les cartes.)

AIR de l'Héritière.

Des Romains, ces rois de la terre,
Le jeu comblait tous les désirs.
Et la Grèce, ce peuple austère,
Y consacrait tous ses loisirs.
Le jeu de l'ole était dans ses plaisirs.

MÉNARD.

Les Grecs joueurs, cela m'explique
Pourquoi, conservant du respect
Pour cette nation antique,
Le joueur est si souvent grec.
Le joueur est très-souvent grec.

CHARLOT. Quand on pense que, sur une simple carte, une couleur, votre fortune peut se perdre ou se gagner, on sent battre ses tempes, on sent son cœur se tordre. (A la table de droite, il donne des cartes.) A vous... à moi... Nous jouons pour la plaisanterie... Tenez, à vous... Gagné!... Encore gagné!... c'est pyramidal, vous avez une chance incroyable.

MÉNARD. Oui; mais, quand le jeu n'est pas intéressé, ça a moins de charmes. J'aurais gagné pas mal déjà.

CHARLOT. Je sors toujours sans argent, n'ayant aucun goût dispendieux, aucun désir à satisfaire. Prêtez-moi cinquante centimes? (Il lui donne à couper.)

MÉNARD. Volontiers. Je coupe.

CHARLOT. Je vous les joue.

MÉNARD. Ça va.

CHARLOT, jouant. Gagné!... Nous doublons?

MÉNARD, s'échauffant. Certainement.

CHARLOT, il gagne toujours. Gagné, toujours!

MÉNARD. Huit francs. (il perd.) Quitte ou double? Seize francs? (il perd.)

CHARLOT. Ah! c'est divin!... Trente-deux francs?

MÉNARD. C'est inconcevable. (il joue, s'animant.)

CHARLOT, gagnant. Quel bonheur!... comme on palpite! comme on se sent serrer le cœur!

MÉNARD. Encore perdu!

CHARLOT. Parions tout de suite cinq cents francs.

MÉNARD. Volontiers... Perdu!... toujours!... Mille francs... deux mille... Perdu! Eh quoi! sur une carte... je ne sais plus... et pourtant je dois gagner... huit mille francs... seize mille francs... Oh! mon Dieu!

CHARLOT, au comble de l'ivresse. En un instant, voyez, je viens de gagner trente-deux mille francs... Y a-t-il un art, une industrie qui puisse être comparée à cela? Toujours?...

MÉNARD, désespéré. Arrêtez... ruiné!... je suis ruiné!

SCÈNE XV

LES MÊMES, CORNÉLIE*.

MÉNARD, en passant. Je perds trente-deux mille francs!

CORNÉLIE. Que dis-tu là?

MÉNARD. Oui, j'ai joué avec monsieur; j'ai perdu.

CORNÉLIE. Oh! mais c'est impossible... monsieur n'exigera pas le prix d'une dette aussi immorale.

CHARLOT. Qu'appellez-vous immorale, madame? est-ce que vous devez de l'argent à un boulanger, à un tailleur?... Fi donc!... vous devez à votre adversaire... Les dettes de jeu sont des dettes d'honneur.

MÉNARD. Monsieur a raison, je les payerai, et nous serons dans la plus profonde misère, mais qu'importe? (Amèrement.) La dette d'honneur sera payée.

CORNÉLIE. Monsieur, ayez pitié de mes larmes.

CHARLOT, avec égarement. Des larmes... Ma femme aussi a pleuré quand j'ai perdu ma fortune; aujourd'hui, j'en gagne une... quand on joue, il n'y a pas de larmes, il n'y a pas de pitié, il n'y a que de la perte et du gain... Vous ne savez pas jouer, vous... Continuons, quitte ou double, sur une carte... Je ne bronche pas, je ne recule pas.

MÉNARD. Je n'o-e pas.

CHARLOT. Vous êtes donc un lâche, un sans cœur? Un joueur doit avoir le courage du jeu.

CORNÉLIE. Mon ami, ne continue pas.

MÉNARD. Tant pis! je me risque. (Il va à la table et tombe épuisé sur la chaise.) Je ne peux plus... Une arme, je veux mourir**!

CORNÉLIE. C'est affreux!... Mon ami, nous payerons tout, nous engagerons notre avenir; ton travail suffira pour nous faire vivre.

MÉNARD, pâle et défait, en se levant et allant au bureau. Tu as raison... Monsieur, je suis votre débiteur; tous les arrangements me conviendront, je suis prêt à les remplir... acceptez cette reconnaissance, c'est tout ce que je puis vous offrir en ce moment. (Il écrit et jette les cartes à terre.) Oh! misérables cartes! instruments de ruine et de déshonneur, je ne vous toucherai de ma vie.

CORNÉLIE. Et, si tu tiens ta promesse, je ne me trouverai pas trop malheureuse.

CHARLOT, se décoiffant, venant au milieu***. Et moi, chère petite sœur, je suis bien content d'avoir pu déguster, par mes petites scènes, le cher beau-frère de ses trois ivresses : de la bouteille, de l'estaminet et du tapis vert, et je te donne en dot la somme que je lui ai gagnée.

* Ménard, Charlot, Cornélie.

** Charlot, Cornélie, Ménard.

*** Cornélie, Charlot, Ménard.

MÉNARD. Vous êtes donc ?...

CHARLOT. Charlot, comédien, à qui la petite sœur avait reproché de cultiver un art inutile, et qui a voulu lui prouver que la comédie pouvait être bonne à quelque chose.

CORNÉLIE. Bon frère ! si la leçon fructifie, je te devrai le bonheur de ma vie.

MÉNARD. Comment ! Charlot, c'est lui qui... Et moi j'ai servi de compère ! Mais c'est donc un bon acteur que ton frère ?

CHARLOT. Je voudrais bien que tout le monde, ici, pensât comme vous.

AIR : de la valse des Comédiens.

Oui, le théâtre, est, quel que l'on en dise, Et je le prouve en citant mes auteurs, Toujours fidèle à sa vieille devise, En amusant, de corriger les mœurs.	}	(Bis)
--	---	-------

Rappelons-nous, pendant que nous y sommes,
D'originaux ces ravissants portraits
Que l'on nommait, à tort, *les Faux Bonshommes*
Puisque c'étaient des bonshommes très-vrais.
L'art théâtral de la science est l'arbre,
C'est son flambeau qui dissipe l'erreur,
Il nous montra que *les Filles de marbre*
Ont une pierre à la place du cœur.
N'oublions pas cette étude profonde,
Ne faisant point aux vices de quartier,
Qui, sous le nom nouveau de *Demi-Monde*,
Stygmatisa presque le monde entier.
Pauvre vieillard, sans cesse tu rabâches,
Blâmant le neuf, pour exalter le vieux,
Cours au Gymnase et va voir *les Ganaches*,
Tu comprendras que tout est pour le mieux.
Naguère encore, on a mis sur la scène,
Comme un hommage à la moralité,
Les vers naïfs de ce bon la Fontaine
Dont chaque fable est une vérité.
Ces gens tarés, la tête haute et fière,
Portent le poids de leurs iniquités ;
Rassurez-vous, on les rompt en visière
Sur le théâtre avec *les Effrontés*.
En amitié l'on voit bien des victimes,
Le nom d'ami souvent est profané,
Mais, par bonheur, on joua *les Intimes*,
Le faux ami soudain fut condamné ;
Vilains brouillons, votre humeur sans pareille,
Comme un fléau, met chacun aux abois ;
Corrigez-vous, en voyant la *Corneille*,
Qui vous égaye en abattant des noix.
Moi-même enfin, dans l'art que je professe,
J'espère avoir rempli ma mission.
Ce soir, messieurs, si dans ma triple ivresse,
Vous m'accordez votre approbation.

Oui, le théâtre, etc.

FIN.